



MOX 1380, de Anne-Marie Pascoli, © Magali Bazi.

CRITIQUES DANSE

Danser l'indansable

Akiko Kajihara / Anne-Marie Pascoli

Comment raconter par le corps et sans mots la catastrophe nucléaire de Fukushima ? Le solo ciselé d'Akiko Kajihara – *MOX 1380* – joué à CitéDanse à Grenoble, s'inscrit au cœur de cette question.

Par Christiane Dampne publié le 5 mai 2014

- [facebook](#)
- [Tweet](#)
- [contact](#)
- [imprimer](#)
- [add article](#)

• VOIR LE SITE

[de la compagnie Pascoli](#)

« Je souhaitais depuis longtemps écrire un solo pour Akiko avec qui je travaille depuis plus de 15 ans, et associer le compositeur Alain Lafuente, un artiste complice de longue date. Faire intervenir

également le scénographe Manuel Bernard. Pour cette création, nous sommes partis de la culture japonaise, symbolisée par le kimono », commente la chorégraphe Anne-Marie Pascoli. Cette envie remonte au 8 mars 2011. Trois jours plus tard, la catastrophe nucléaire de Fukushima vient contaminer le projet : « nous avons souhaité réagir à cette violence en glissant la petite histoire dans la grande. » Le projet devient MOX 1380. Le terme MOX est l'abréviation de Mélange d'Oxydes, un combustible nucléaire formé à partir de plutonium et de l'uranium appauvri. « Sur le territoire français, sont actuellement stockés 1380 tonnes de combustible MOX. MOX est ce qui reste après. Nous sommes après... »

Délitement

Le solo démarre avec une marche entravée par un magnifique kimono traditionnel, une marche à tous petits pas. Aux pieds, des « Pokkuri » – des chaussures à grelots que portaient les jeunes filles avant leur mariage. Nous voici catapultés dans des temps immémoriaux. À nos oreilles, juste le son aigret des grelots. Sous le kimono en soie peint et brodé à la main, un vêtement rouge – Nagajuban – et un sous-vêtement blanc – Hadajuban. L'ensemble tient avec de multiples ceintures, bandes et bandelettes. Soit vingt et une pièces au total. Ces pièces, une à une retirée par la danseuse, servent de fil directeur au solo.

À l'échelle individuelle, cet effeuillage est marqué du sceau de l'ambivalence, autant destructeur que libérateur. Le corps se retrouve privé de toute protection, tout repère culturel, toute attache ; mais il s'affranchit progressivement du poids de la tradition et quitte la posture hiératique pour explorer sa propre gestuelle, ample, fluide et libérée.

En se délitant tout au long de la pièce, ce kimono témoigne aussi de la violence inouïe infligée à la culture japonaise par les désastres nucléaires de son histoire - Hiroshima et Nagasaki en 1945, Fukushima, au siècle suivant. Les tissus sont éparpillés dans l'espace. À l'image d'un peuple physiquement éparpillé, de familles séparées, déchirées ? Akiko Kajihara les rassemble à la fin de son solo dans un baluchon de survie, mais on a déjà quitté là toute dimension humaine pour le seul instinct animal. Chaque couche vestimentaire exprime une émotion – un dépouillement jusqu'à la peau. Sous la peau se dessine l'os. Et de l'os aux ossements et à l'ossuaire, il n'y a pas loin. Vie et mort emboîtées.

Au fil des tableaux successifs, la danseuse traverse différents états palpables et nous offre une danse hiératique, une danse de combat et de colère, une danse pour conjurer la peur, la panique et l'effroi, une danse incandescente, tellurique et organique, une danse animale et minérale. Une danse de survie.

Si l'on doit extraire deux ou trois scènes particulièrement denses, on mentionnera l'esquisse de corrida. Un magnifique combat contre un adversaire invisible. Un combat inégal contre l'irradiation qui s'infiltré et pénètre partout, terriblement mortifère. Moment saisissant également lorsqu'elle enlève son dernier vêtement en avançant accroupie, bras grands ouverts à la manière d'une petite fille quémendant un peu de réconfort. Elle quitte-là le dernier rempart de notre humanité pour se fondre dans un corps d'insecte aux mouvements véloces et saccadés. On retiendra encore ce piteux baluchon métamorphosé en bébé emmaillotté, à peine suggéré avant une nouvelle transformation.

Rien n'est surligné. L'écriture chorégraphique est précise et ciselée. Métaphorique, elle évoque sans didactisme. Un solo sans gras, à vif jusqu'à l'os.

Une écriture sonore subtile et puissante

Sur scène également, le musicien Alain Lafuente, mais caché derrière un grand cube en tulle blanc. Une « présence absence » pour renforcer la solitude de cette femme sans âge. Selon le type d'éclairage, il n'y voit goutte et navigue à vue pour accompagner la danseuse et c'est bluffant de justesse. Une connexion d'énergies, fruit d'une longue connivence artistique.

Comment suggérer une menace prégnante ? Pour composer l'univers sonore, Alain Lafuente est parti de la matière vibrante des percussions et de sons réels transformés par un synthétiseur granulaire. Ces sons réels ? Le décollement du tapis de danse, un bol de temple et un chant traditionnel d'une femme extrait du site collaboratif de création sonore de Dominique Balaÿ : [Fukushima Open Sounds](#). L'ensemble est finement construit en évitant l'écueil d'une musique apocalyptique. Tout comme la danse, rien n'est surligné. Danseuse et musicien se déploient en se nourrissant mutuellement. Leur duo tissé fait vibrer l'espace et modifie notre perception du temps, tour à tour dilaté et contracté.

Lors de la dernière scène, alors que la danse vaincue s'est tue, se blottit dans un terrier de survie, une voix d'enfant surnage sur une nappe sonore aquatique. Une espérance de vie possible après l'irréparable ? Un hommage aux premières victimes de Fukushima ?

Kurumi Sugita (1), chercheuse en anthropologie au CNRS, mène une recherche sur les sinistrés et dénonce le monopole des examens de la thyroïde dans la préfecture de Fukushima : « *Les parents ne peuvent pas faire examiner leurs enfants par le médecin de leur choix et doivent nécessairement les emmener à l'hôpital universitaire. Ils n'obtiennent alors aucune information précise sur les résultats car les enfants sont simplement placés dans une catégorie : A, A1, B, C... Un classement totalement opaque. Les parents doivent donc changer de département pour consulter librement. Mais ils éprouvent une grande difficulté pour trouver un médecin qui accepte d'examiner car la profession subit des pressions pour ne pas faire d'examen, ni communiquer les résultats.* » Et d'ajouter : « *La tendance du grand public est d'oublier Fukushima, alors que les réacteurs continuent de dégager des rejets radioactifs, et les travaux de décontamination s'avèrent inefficaces. Or, l'aide publique pour les déplacés diminue, et la pression pour faire revenir la population évacuée vers les lieux d'origine est de plus en plus forte, alors que le risque sanitaire, en particulier pour les enfants et pour les femmes enceintes, demeure particulièrement élevé.* »

Akiko Kajihara incarne un mouvement brut réduit à son essence et danse avec une myriade d'expressions. Des petits pas entravés du début à l'immobilité finale, elle nous fait traverser l'épaisseur de strates temporelles et émotionnelles. *MOX 1380* est une danse pour fissurer le monolithe de désinformations du gouvernement japonais qui affirme de manière mensongère que « *la situation est sous contrôle* » (2). Une danse pour nous empêcher de devenir « *des analphabètes de l'émotion* », selon l'expression de Günther Anders, penseur de notre condition atomique et de la catastrophe. Une danse pour ne pas oublier (3).

1. Réaffirmant son engagement citoyen, CitéDanse – association de bouillonnement chorégraphique – a convié trois personnalités pour apporter des éclairages singuliers sur la situation à Fukushima à l'issue de la représentation : Kurumi Sugita, socio-anthropologue d'origine japonaise et présidente de l'association [Nos voisins lointains -3.11](#) pour le soutien des familles sinistrées dans leur vie quotidienne, là où les instances politiques n'interviennent pas. Kolin Kobayashi, journaliste indépendant. Et Roland Desbordes, président de la Criirad Commission de recherche et d'information indépendantes sur la radioactivité.

2. Trois ans après la catastrophe, la situation à la centrale nucléaire de Fukushima reste hors de contrôle. Près de 150 000 personnes déplacées vivent toujours dans des conditions précaires. Des centaines de milliers de personnes continuent par ailleurs de vivre dans des villes et villages où le niveau de radioactivité ambiant justifierait pourtant l'évacuation. Par souci d'économie, le gouvernement hâte le retour dans les zones contaminées que le gouvernement nomme « régions sous influence ». En décembre 2013 une loi interdit la divulgation de certaines informations "sensibles" pour cause de "secret d'État". De nombreux chercheurs et journalistes indépendants dénoncent les campagnes de désinformation et de minimisation du gouvernement japonais et du lobby nucléaire international. Pour rappel, le conseiller nucléaire de la centrale avait dit à la population au moment de la catastrophe : « *Si vous souriez, les radiations n'auront pas prise sur vous.* »

3. Une citation de l'ouvrage **Oublier Fukushima** d'Arkadi Filine (aux éditions du bout de la ville) figure en exergue de la feuille de salle : « *La fréquentation assidue des désastres nous en fait perdre la réalité. A peine une ombre passe-t-elle encore sur nos âmes rompues à l'horreur. L'imagination s'assèche et l'empathie patine face au réacteur en fusion, face à l'impéritie burlesque des réponses techniques, face à l'incommensurable pollution du pays, bref, face au naufrage d'un monde. Le fracas de cruelles nouvelles du Japon, s'il nous afflige, assourdit surtout notre perception de la réalité matérielle et politique des faits. Pourquoi l'évidente nécessité d'en finir avec le nucléaire ne nous saisit-elle pas tous aux tripes ?* »